

Ramona Pauna

Lexiques, Dictionnaires, Informatique
CNRS UMR 7187, Université Paris13

Causes et métaphore

Abstract

The metaphor has been principally considered within the frame of the first-order predicates, which means within the frame of a simple sentence. The metaphor is manifested as well in causal expressions which put the second order predicates into play. In the first case, the author of the article studies the nominal predicates *origin*, *source*, *germ* and in the second verbs *to light* and *to kindle*. The author makes an attempt to prove that the linguistic causality corresponds to semantic relations much more complex than this given by the traditional definition of this notion.

Keywords

Causality, metaphor, causal predicates, inference, appropriated predicates.

Introduction

La métaphore a fait l'objet d'innombrables études qui relèvent d'approches très différentes. Nous nous proposons dans ces pages de décrire les relations qui existent entre la métaphore et les prédicats du second ordre mettant en jeu la causalité. Dans un premier temps, nous allons faire quelques considérations sur la notion scientifique de cause, en l'opposant à celle qui est observée dans le domaine linguistique. Dans un deuxième temps, nous décrirons le mécanisme de la métaphore en termes de *prédicats appropriés* (cf. G. Gross, à paraître). Enfin, nous examinerons en détail plusieurs cas de causes métaphoriques.

1. Cause scientifique et cause linguistique

La cause représente une notion difficile à appréhender, vu sa complexité. Les grammaires traditionnelles la réduisent à la subordonnée circonstancielle introduite par des locutions comme *parce que*, *puisque*, *car* ou bien à quelques marqueurs temporels comme *quand*, *du moment que*, etc. Est considéré comme cause tout ce qui répond à une question en *pourquoi*. La tradition grammaticale présente donc la causalité comme un phénomène homogène. Or, elle est loin d'être cela. Toutes les causes ne répondent pas à une quête d'information et ne correspondent pas à une question en *pourquoi*. Dans la phrase : *Les inondations ont causé des dégâts*, nous avons deux événements qui reflètent une relation de cause (*inondations*) à effet (*dégâts*). Cette phrase n'est pas une réponse à une question implicite mais constitue une information factuelle.

Les critères pris en compte par la grammaire ne s'appliquent donc pas à toutes les causes. Dans l'exemple ci-dessus, la cause est prise en charge par le verbe *causer* : un événement A cause un événement B. Cela représente la définition scientifique de la cause : « Une cause est un événement qui se produit dans le monde des phénomènes et qui produit comme effet un événement, en principe, avec une certaine régularité » (M. P r a n d i, G. G r o s s, 2004 : 91).

Une cause implique donc deux événements dont l'un engendre l'autre. Mais la cause linguistique dépasse cette approche scientifique, faisant intervenir d'autres paramètres, beaucoup plus nombreux.

Il a été montré que la cause peut opérer sur différentes classes sémantiques de prédicats (cf. R. P a u n a, 2007). Il peut s'agir d'événements : *La pluie a provoqué des inondations* ; d'actions : *Cette nouvelle a fait pleurer Marie* ; ou d'états : *Cet incident l'a mis en colère*.

La cause linguistique s'avère donc beaucoup plus complexe qu'on ne l'aurait imaginée. De plus, ce qu'on appelle habituellement un *événement* peut désigner non seulement un événement du monde des phénomènes proprement dits comme *inondations*, *glissement de terrain*, *tremblement de terre* mais aussi des actions et des états « événementiels », p.ex. :

Le comportement de Paul a provoqué des réactions inattendues.
La marche prolongée a provoqué l'épuisement du sportif.

Dans les exemples ci-dessus, *réactions* et *épuisement* qui désignent des actions et des états, sont interprétés secondairement comme des événements. Bref, les événements proprement dits ou bien les actions et les états événe-

mentiels représentent des classes sémantiques sur lesquelles opèrent des prédicats causatifs comme *causer* ou *provoquer*. Quand on donne une définition conceptuelle de la cause, on n'envisage que les événements qui appartiennent au monde des phénomènes. Or, comme nous venons de le voir, les événements peuvent relever également de la sphère des humains (*réactions, épuisement*).

Une autre difficulté à laquelle on se heurte quand on parle de cause scientifique tient au fait que les prédicats causatifs sont habituellement considérés comme sémantiquement purs. En d'autres termes, des verbes comme *causer* et *provoquer* sont des causes pures, du fait qu'ils n'impliquent aucune adjonction sémantique de quelque nature que ce soit (cf. R. Pauna, 2007). Mais il existe des prédicats causatifs complexes. Ceux-ci désignent des relations qui deviennent causales à la suite d'une inférence, dans des conditions spécifiques. Aussi des marqueurs temporels peuvent-ils recevoir une interprétation causale : *Quand on chauffe l'eau à 100°, elle bout*. On peut faire le même constat pour la condition : *S'il pleut, l'autoroute est inondée*. Un autre cas de figure est représenté par la fréquence : *Chaque fois qu'il gèle, il y a des accidents sur cette route*.

On voit donc que la cause ne doit pas être réduite à des prédicats sémantiquement purs. Les causes linguistiques prennent en compte des relateurs¹ sémantiquement plus hétérogènes que ne le suggère la définition scientifique de la cause. En particulier, il y a des prédicats qui traduisent la cause à la suite d'une métaphore. Un des exemples les plus significatifs est représenté par le substantif *source* : *Ces grèves ont été la source de la révolte*. Dans cette phrase, le mot *source* exprime une cause : tout francophone interprète ainsi ce mot : *Ces grèves ont été la cause de la révolte, il y a eu une révolte causée par ces grèves, etc.* Cette lecture causale se fait sur la base d'une inférence qui fait qu'on voit la cause comme une source. C'est donc la métaphore qui prend en charge l'expression de la cause. Regardons de plus près cette relation existant entre la cause et la métaphore.

2. Définitions de la métaphore

L'acception classique de la notion de métaphore voit en elle une comparaison en abrégé : « L'essence d'une métaphore est qu'elle permet de comprendre quelque chose (et d'en faire l'expérience) en termes de quelque chose

¹ Il faut dire que le terme de *relateur* est mis sur le même plan que le mot *connecteur* ou *pré-dicat*. Dans notre acception, ce sont des synonymes.

d'autre » (G. L a k o f f, M. J o h n s o n, 1985). Cette dernière définition correspond à la représentation conceptuelle de la métaphore et est essentiellement fondée sur une analogie entre deux termes.

Mais la langue nous fournit elle-même les outils permettant d'expliquer la métaphore d'une façon plus explicite. Une telle approche est illustrée par les travaux de G. G r o s s (à paraître), qui recourt à la notion de *prédicat approprié* pour mettre en lumière le mécanisme de la métaphore. Pour illustrer son analyse, il est nécessaire de rappeler sa théorie des classes d'objets. L'objectif de cette théorie est de décrire l'ensemble du lexique à l'aide de classes sémantiques, de sorte que tout mot soit affecté à une classe (ou à plusieurs en cas de polysémie). Ces classes sont décrites syntaxiquement, c'est-à-dire par leur comportement phrastique. Parmi ces critères définitionnels figurent les prédicats strictement appropriés. Ces derniers représentent des prédicats qui ne s'appliquent qu'aux éléments d'une classe d'objets déterminée. Ces prédicats appropriés sont en nombre limité et ils sont différents pour chaque classe. Si, dans un texte donné, un substantif d'une classe A est accompagné d'un prédicat strictement approprié à un substantif d'une classe B, alors il s'agit d'une métaphore. À titre d'exemple, G. Gross prend deux classes sémantiques différentes : la classe d'objets <argent> et celle des <liquides>. Les prédicats qui définissent la classe des <liquides> comme *baigner*, *couler*, *drainer*, *nager*, *pomper*, *soutirer*, *transvaser*, *verser* fonctionnent également avec la classe d'objets <argent> : on peut *baigner* dans l'argent, l'argent *coule à flots*, on peut *drainer*, *pomper*, *soutirer* l'argent, etc. Il en résulte qu'une classe sémantique (<argent>) emprunte les prédicats appropriés d'une autre classe, celle des <liquides>, en créant ainsi une métaphore. Celle-ci est renforcée par l'existence du syntagme *l'argent liquide*. Ajoutons cependant que même si les deux classes sémantiques concernées ont linguistiquement des propriétés communes, elles ne sont pas assimilées l'une à l'autre (on verra que l'entité qui désigne la métaphore a des propriétés spécifiques). Il s'agit seulement d'un transfert de propriétés d'une classe sémantique à l'autre et qui se concrétise par des prédicats appropriés renforçant la métaphore. La plupart des études ne mettent en relation que deux mots reliés par la métaphore sans montrer que celle-ci a aussi une extension lexicale, comme il a été montré avec les classes <argent> et <liquides>. Dans ce qui suit, nous allons appliquer cette approche à la notion de cause. Nous nous proposons d'étudier plusieurs métaphores : celle de la source, de l'origine, du germe et du feu.

3. Les différentes causes métaphoriques

Nous avons vu plus haut que la causalité est loin d'être un phénomène homogène. Il a été montré que les relateurs causatifs ne sont pas tous sémantiquement purs et que les plus nombreux sont souvent le résultat d'un amalgame (cf. R. P a u n a, 2007). Ainsi, on peut avoir affaire à des prédicats purs (*être la cause de, provoquer, causer, déterminer*), à des prédicats métaphoriques qui prennent en charge l'expression de la cause (*être la source de, être l'origine de, être le germe de, etc.*) ou bien à des prédicats aspectuels (*amplifier le bruit, diminuer le stress, etc.*). Ces derniers aussi peuvent faire l'objet d'une métaphore (*attiser le conflit, allumer la guerre, etc.*). Nous allons nous servir de la notion de *prédicat approprié* pour étudier quelques prédicats causatifs métaphoriques.

3.1. *Source, origine, germe*

Au début de notre analyse, nous avons mentionné le terme de prédicat causatif « pur ». Il désigne des prédicats qui indiquent une relation de cause par eux-mêmes, sans qu'il y ait d'adjonctions sémantiques. Dans la phrase : *La pluie a provoqué des dégâts*, *provoquer* exprime la cause et rien que la cause. Il n'y a pas d'ambiguïté d'interprétation. Nous avons vu plus haut qu'avec le mot *source* la cause est inférée. Dans : *Ces grèves ont été la source de la révolte*, *source* est interprétée comme une cause, à la suite d'une inférence qui fait que l'expression de la cause n'est plus « pure », mais sémantiquement amalgamée, du fait de la métaphore. On parle alors de prédicats causatifs métaphoriques. Étudions maintenant d'une façon plus explicite le mécanisme que mettent en jeu quelques prédicats métaphoriques. Commençons par *source*.

3.1.1. Étymologie et mécanisme sémantique du prédicat *source*

À la racine du mot *source* il y a le verbe de mouvement *sourdre*, qui se dit de l'eau qui sort de terre. L'accent est donc mis non pas sur l'eau stagnante, mais sur ce qu'elle devient, notamment un cours d'eau, un ruisseau, comme si la source générait l'eau. De plus, *source* représente le début de l'eau qui coule, le point de départ d'un ruisseau. Comment naît alors la métaphore causale ? Qu'est-ce qui nous fait interpréter le mot *source* comme une métaphore de la cause ? Reprenons l'exemple que nous avons donné plus haut : *Ces grèves ont été la source de la révolte*. Ici, deux événements sont mis en relation par le biais de la construction *être la source de*, plus précisément, les grèves sont

interprétées comme la cause de la révolte. La cause est facilement décelable par une inférence. Quelle est la différence entre *être la cause de* et *être la source de* ? On serait tentée de voir entre les deux constructions une équivalence parfaite, *cause* est synonyme de *source*, *source* remplace *cause*, un événement est la cause / la source d'un autre événement, etc. Cependant *source* ne désigne pas la même relation causale entre deux événements. Si on revient à l'étymologie de *source*, i.e. *eau qui jaillit de la terre, endroit où un cours prend sa source* (TLFI)², une première différence apparaît : la source est une cause prise à son début, c'est une « cause » en devenir. L'événement A (les grèves), responsable de l'existence d'un autre événement B (la révolte), représente un type particulier de cause. Les grèves sont ainsi le « point de départ » de la révolte, comme une source est le point de départ d'un ruisseau. L'explication de la métaphore tient au fait que le point de départ est interprété ici comme une cause.

Après avoir décelé le mécanisme de cette métaphore et ce qui distingue *source* de *cause*, examinons maintenant leurs propriétés communes. Lorsque nous avons présenté notre perception de la métaphore, nous avons mentionné à plusieurs reprises le terme de *prédicat approprié*. Nous poursuivons notre explication. Une façon de justifier linguistiquement une métaphore c'est de signaler les propriétés combinatoires qui la fondent. La notion générale de cause compte parmi ses opérateurs appropriés généraux des adjectifs comme *directe*, *indirecte*, *particulière*, *générale*, *simple*, *multiple* et des verbes comme *connaître*, *ignorer*, *déterminer*, *cacher*, etc. Ces opérateurs s'appliquent à toutes les causes, quelle que soit leur nature. Comme *source* représente un type de cause, elle emprunte tous les opérateurs qui définissent la notion de cause. Une *source* peut être également *directe*, *indirecte*, *particulière*, *générale*, etc ; on peut aussi *déterminer* une source (la source d'un conflit), la *cacher*, etc. On sait que dès qu'une classe sémantique emprunte les prédicats appropriés d'une autre classe sémantique, on est en présence d'une métaphore. *Source* est sans aucun doute une métaphore de la *cause*, du fait de l'identité de leurs prédicats appropriés. Cependant, nous avons soutenu plus haut que *source* n'est pas assimilée au substantif *cause*. En effet, *source* a des opérateurs appropriés spécifiques. On dit qu'une source est *intarissable*, *inépuisable*, ce qui ne s'applique pas nécessairement à une *cause* :

Cette augmentation de prix est une source intarissable de polémiques.

* *Cette augmentation de prix est une cause intarissable de polémiques.*

De même le verbe *prendre sa source dans* s'applique seulement à *source* :

² <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe> ?28.

La révolte a pris sa source dans les grèves.

* *La révolte a pris sa cause dans les grèves.*

On voit donc que *source* témoigne de sa propre originalité en tant que cause. Les deux prédicats se partagent des constructions syntaxiques actualisées par les supports *être* et *avoir* (*être la source de / la cause de ; être source de / être cause de ; avoir comme source / cause*), mais se séparent lorsque *source* est actualisée par *prendre dans* (*prendre sa source dans*). Cette différence n'est pas aléatoire puisqu'elle trahit l'étymologie locative de *source* : l'eau jaillit de la terre, le ruisseau prend sa source dans / de la terre. Voilà de quelle façon une métaphore est ancrée dans la langue.

Ajoutons à cela quelques remarques concernant les classes sémantiques sur lesquelles opère le prédicat *source*. Grosso modo, *source* sélectionne des arguments identiques à ceux de *cause*. Ainsi parmi les plus nombreux, on a affaire à des <états conflictuels>, <mouvements sociaux>, <dramas>, <maladies>, <crises>, <états psychologiques>, <actes criminels>, <attaques>, etc. En revanche, il y a des classes qui sont moins appropriées à *source* : les <catastrophes naturelles>, les <accidents>, les <destruction-dégâts>, les <phénomènes du monde physique>, etc. En fait, *source* n'opère pas sur de vrais événements, mais plutôt sur des états et des actions événementiels (v. R. P a u n a, 2007). Nous n'allons pas insister sur les propriétés combinatoires du prédicat *source*. Notons seulement que ce mot entre également dans la construction nominale *être la source de* qui a comme variante la locution prépositive *à la source de* :

La mauvaise gestion des finances est à la source de cette faillite.

À la source de cette faillite, il y a la mauvaise gestion des finances.

Il est à retenir également que la construction nominale est plus fréquente dans les textes que la construction prépositive. Bref, *source* désigne une métaphore de la cause, vu le fait qu'elle emprunte des prédicats appropriés de la notion générale de cause, mais elle garde également des propriétés qui lui sont spécifiques (les adjectifs *intarrissable* et *inépuisable*, des verbes supports strictement appropriés *prendre sa source dans*, etc.).

3.1.2. Origine

Dans la même lignée se situe la métaphore de l'*origine*. Dans le TLFI³, le mot *origine* désigne dans un premier sens, « le point de départ » et est don-

³ <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe> ?19.

né comme synonyme de *commencement* : « Gén. *au sing.* Première apparition, première manifestation d'un phénomène ; instant où celle-ci se (s'est) produit(e). *L'origine des âges, de l'histoire, du monde; reprendre les choses à l'origine* ». Dans un deuxième sens, *origine* renvoie à l'ascendance d'un individu ou d'une collectivité : « *Au sing. ou au plur. Être fidèle à son origine* ». Enfin, une autre entrée désigne l'emploi causal de *origine* : « ce qui détermine, ce qui provoque l'apparition d'un phénomène ; cause : *déceler, élucider l'origine du mal, de ses ennuis* ».

Comme pour *source*, la métaphore naît ici à la suite d'une inférence qui fait qu'on interprète l'origine comme une cause. Soit la phrase : *Cette crise est à l'origine de la révolte des paysans*. Ici, à *l'origine de* a une interprétation causale. C'est le même mécanisme qu'on avait décelé avec *source* : un événement A est le point de départ d'un autre événement B, une sorte de cause première, un élément qui déclenche l'apparition d'un autre événement. *Source* et *origine* pourraient recevoir comme hyperonyme le « point de départ » qui apparaît dans la définition de chacun des deux prédicats. Or, ce point de départ relève d'une certaine inchoativité. On a à la fois une lecture temporelle et une lecture locative. La métaphore est doublée de la dimension temporelle. La ressemblance entre *source* et *origine* fait que les deux prédicats entrent dans les mêmes constructions syntaxiques : *prendre son origine dans, tirer son origine de, avoir son origine dans, être l'origine de, être à l'origine de, à l'origine de*, etc. Par contre, *source* et *origine* ne partagent pas les mêmes opérateurs appropriés : une origine n'est pas *intarissable* ou *inépuisable*, *origine* n'est pas compatible avec *découler de*. Il est à noter que le prédicat *origine* a plutôt des opérateurs généraux qui le rapprochent de la notion générale de *cause* que des opérateurs spécifiques : on peut *connaître* ou *ignorer* l'origine d'un événement, une origine peut être *certaine, incertaine, générale, particulière*, etc. L'interprétation métaphorique naît à la suite d'une inférence et sur la base des opérateurs généraux qui s'appliquent à la fois à *origine* et à *cause*. Ainsi, il n'est pas difficile à reconnaître dans le prédicat *origine* un prédicat causatif métaphorique. Une comparaison intéressante est à établir entre *source* et *origine*, du fait que ces deux prédicats ont plusieurs caractéristiques en commun. La première est leur nature locative, qui est renforcée par les verbes supports *prendre dans / tirer de*. La question en *où* est aussi un argument en faveur de l'interprétation locative des deux termes. Examinons les phrases ci-dessous :

Le projet sur l'immigration est à l'origine de cette réforme.
Le projet sur l'immigration est à la source de cette réforme.

Une question en *où* s'applique dans les deux cas :

D'où cette réforme tire-t-elle son origine ?

D'où cette réforme tire-t-elle sa source ?

À cela s'ajoute une réponse en *dans* :

Dans le projet sur l'immigration.

Deuxièmement, *source* et *origine* impliquent l'idée de point de départ. La cause traduite par *source* et *origine* témoigne donc d'une certaine inchoativité. Voilà comme deux notions apparemment très différentes se croisent pour induire la même relation causale. Cette coïncidence pourrait s'expliquer par l'étymologie des deux prédicats. *Origine* est dérivé du latin *origo*, *originis*. Le verbe *orior* dans un de ses sens signifie *prendre sa source*, en parlant d'un fleuve. *Source* et *origine* ont donc une interprétation sémantique commune.

Enfin, il est intéressant de constater que le prédicat *origine* opère en gros sur les mêmes classes de prédicats que *source*. Parmi ces dernières, on compte : les <états conflictuels> : *Les polémiques répétées entre ses membres sont à l'origine de la tension au sein du parti socialiste*, les <mouvements sociaux> : *L'exploitation des pauvres est à l'origine de ces révoltes*, les <maladies> : *Les innombrables disputes avec son mari sont à l'origine de sa dépression*, etc. Il faut mentionner cependant que *origine* a un spectre plus large que *source* : des classes qui ne sont pas fréquentes avec *source*, le sont avec *origine* : c'est le cas des <accidents> : *Une mine cachée est l'origine de cette affreuse explosion*, des <catastrophes naturelles> : *Le défrichage des forêts est à l'origine de ce glissement de terrain*, etc.

Nous concluons ainsi l'étude de la métaphore de l'*origine*, en soulignant que ce prédicat partage beaucoup de propriétés syntaxiques avec le prédicat *source*. Nous verrons dans ce qui suit que c'est également le cas pour d'autres prédicats.

3.1.3. *Germe*

Si pour *origine* et *source* la comparaison est fondée sur une étymologie commune, *germe* s'en sépare nettement. En excluant l'emploi médical de ce mot, nous nous arrêtons à son acception végétale. Ainsi, *germe* représente « la partie de la semence qui donne naissance à la plante », « première pousse qui sort d'une graine, bourgeon rudimentaire qui se développe sur un bulbe, un tubercule » (TLFI C:\ATILF-TLFI\temp\out336.htm). Par extension, le *germe* désigne une « cause première, principe de toute chose qui est en mesure de se développer. Synon. *cause, origine, principe, semence, source* » (ibidem). Voilà donc un premier point commun entre *germe*, *source* et *origine*,

notamment l'idée de cause première ou bien de point de départ d'un événement. Quelle est alors la différence entre ce prédicat et les deux autres ? Pourrions-nous les mettre sur le même plan ?

Tout d'abord, *germe* se rattache à un autre domaine. Il s'agit bien entendu du monde botanique. *Germe* se rapproche ainsi de *semence*. Soit la phrase :

Cette situation a été le germe d'un conflit violent.

Ici, nous avons deux événements liés par le prédicat *germe*, actualisé par le verbe support *être*. On pourrait paraphraser sans difficulté cette phrase par *être la source de / être l'origine de* :

Cette situation a été la source d'un conflit violent.

Cette situation a été l'origine d'un conflit violent.

Il existe entre ces mots une différence aspectuelle. *Source* et *origine* sont déjà « réalisées » tandis que *semence*, comme *germe* traduisent une potentialité de développement. Les opérateurs appropriés⁴ de *germe* viennent à l'appui de ce constat. Un germe est *fécond*, un germe *éclo*t, un germe *se développe*, on *sème* des germes, on les *féconde* ; ils *dessèchent*, *poussent*, etc. Tous ces opérateurs pourraient s'appliquer à *semence*. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la ressemblance entre *germe* et *semence* mais la particularité de la métaphore causale que *germe* traduit. Cette métaphore est clairement le résultat d'une inférence qui fait que l'on interprète un événement comme le *germe* d'un autre événement. Si nous reprenons la phrase ci-dessus : *Cette situation tendue a été le germe d'un conflit violent*, nous avons un état conflictuel (*situation tendue*) qui est responsable de la naissance d'un *conflit violent*. En d'autres termes, nous sommes en présence d'un événement qui provoque l'apparition d'un conflit violent. Aspectuellement, le mot *germe* ne traduit pas une cause immédiate et instantanée, mais une cause initiale qui se développe et qui au bout d'un certain temps s'actualise. On passe donc d'une interprétation statique (comme c'est le cas d'*origine*, mais non de *source*, parce qu'une source *coule*, peut *grossir* ou *diminuer*) à une sorte de dynamisme de la relation causale. Cette particularité de *germe* en tant que métaphore de la cause est très bien mise en évidence, si l'on observe l'alternance des temps verbaux des supports qui actualisent *germe*. Soit les phrases :

Cette réforme a été le germe du capitalisme.

⁴ Il va sans dire que *germe* a les mêmes opérateurs généraux que la notion de cause : on peut *chercher*, *trouver*, *découvrir*, *reconnaître* un germe ; un germe est *visible*, *évident*, *connu*, *caché*, *particulier*, etc.

Cette réforme serait le germe du capitalisme.

Cette réforme sera le germe du capitalisme.

Dans les trois phrases, l'événement qui déclenche la naissance d'un événement peut être réalisé (1), potentiel (2) ou probable (3). On pourrait très bien dire que cette alternance de temps verbaux traduit la même réalité pour tous les prédicats que nous avons déjà analysés, sauf que *germe*, dans son sémantisme, implique une évolution progressive, d'où son originalité. Un événement est le germe d'un autre événement, comme un grain de blé est le germe d'un épi ou comme la semence est la « cause » d'une salade. L'interprétation inchoative de *germe*, qui rapproche ce terme de *source* et *origine*, est doublée d'une certaine idée de progression.

Syntaxiquement, *germe* a un comportement différent. La construction la plus courante est actualisée par le verbe support *être* (*être le germe de / être un germe de / être germe de*), à laquelle peut s'ajouter l'opérateur à lien *avoir* (*avoir comme / pour germe*). De plus, *germe* a également une dimension locative, comme les deux autres prédicats étudiés, ce qui est mis en évidence par la construction *être en germe dans*. Le support *être* peut être remplacé par *se trouver* ou même *exister*. Une remarque intéressante s'impose pour le groupe *en germe* qui représente un adjectival, dans la mesure où il peut être pronominalisé par *le* et non par le pronom *y* :

Une rupture est en germe dans ce conflit et cette querelle l'est aussi.

* *Une rupture est en germe dans ce conflit et cette querelle y est aussi.*

Il n'y a pas de locution prépositive associée (**au germe de*). Par contre, les classes sémantiques sur lesquelles opère le prédicat *germe* sont très nombreuses, notamment les <phénomènes économiques> : *Cette réforme sera le germe du capitalisme*, des <changements d'états> : *L'activité des documentalistes serait le germe d'un changement radical de l'image des bibliothèques* ; des <états conflictuels> : *Cet acte policier sera le germe d'une guerre civile contre des bandes de hors la loi* ; des <réactions humaines-comportements> : *Les abus de ses parents ont été le germe de son comportement agressif* ; des <opérations intellectuelles> : *Le non-respect d'une licence est le germe d'une nouvelle idée géniale* ; des <mouvements sociaux> : *L'écart de la richesse entre les communes les plus pauvres et les autres sera le germe d'une véritable révolte sociale*. Soulignons aussi quelques restrictions pour ce prédicat : les <phénomènes météorologiques> : * *Cette pluie a été le germe d'un orage* ; les <phénomènes du monde physique> ou bien l'impossibilité de prendre un humain en position d'argument : * *Paul a été le germe des disputes à l'intérieur de sa famille*. Par rapport à *source* et *origine*, *germe* a un spectre argu-

mental plus large. C'est un cas de figure d'une métaphore causale bien particulière, comme nous venons de le montrer.

3.2. Les métaphores aspectuelles

Nous venons d'analyser quelques prédicats métaphoriques qui traduisent une relation causale sur la base d'une inférence. *Source*, *origine*, *germe* ont été décrits par rapport à la notion générale de cause, dont ils empruntent les opérateurs appropriés généraux, en donnant lieu ainsi à une métaphore. Mais la métaphore ne se limite pas seulement à l'expression d'une telle relation causale. Il existe des relateurs qui relèvent à la fois de la cause, de la métaphore et de l'aspect. Déjà, avec *source*, *origine* et *germe* on avait l'intuition de l'inchoatif (le cas pour les deux premiers prédicats) et du progressif (*germe*). Nous allons montrer qu'il y a des prédicats causatifs aspectuels qui sont métaphoriques du fait qu'ils empruntent des opérateurs appropriés de la notion de cause. Nous nous proposons d'étudier la métaphore du feu ou plutôt de l'incendie qui sera appliquée à tour de rôle à un prédicat inchoatif et à un prédicat progressif (ou continuatif). Commençons par le premier cas de figure.

3.2.1. Allumer

Il a été montré que la causalité est codée dans la langue à différents niveaux (cf. R. P a u n a, 2007). Nous avons étudié plus haut des exemples de causatifs qui sont doublés d'une dimension métaphorique. Il s'agit maintenant de décrire des causatifs qui combinent l'expression de l'aspect et de la métaphore. Le verbe *allumer* représente un premier cas de figure. Si on regarde l'étymologie de *allumer*, son premier sens est de *mettre le feu* à (v. C:\ATILF-TLFI\temp\out338.htm). On allume le feu et par métonymie on allume une pipe ou un incendie. Dans le sémantisme même de *allumer*, l'accent est mis sur le début de l'action : on ne précise pas si la maison sera ou ne sera pas sauvée. Voilà donc la première particularité de *allumer* : sa nature inchoative. Mais ce n'est pas qu'un feu ou un incendie qu'on peut allumer. On peut *allumer une querelle*, *une dispute*, ou bien *un sentiment* ou *la curiosité* de quelqu'un. D'un objet concret (*la maison*), on passe à des événements qui appartiennent à la sphère des humains. C'est là que naît une métaphore qui traduit en même temps une relation causale. Soit la phrase :

La modification de la loi Falloux a allumé une vraie guerre scolaire.

Ici, *allumer* est mis en relation avec un conflit (*guerre*). La métaphore est facile à reconnaître : on compare la guerre scolaire à un feu. Cette guerre a été provoquée non pas par un vrai événement mais par un état événementiel (un changement d'état : *la modification de la loi Falloux*). Cette explication convient si nous utilisons une approche conceptuelle. Il se trouve cependant que la langue elle-même nous fournit des outils pour affiner l'expression de cette métaphore. Revenons au prédicat sur lequel opère *allumer* et qui est *guerre*. Si nous comparons la guerre à un incendie, on peut l'*allumer* ou l'*éteindre*, une guerre *couve*, elle *s'embrase*, etc. Tous les verbes qu'on vient d'énumérer sont des opérateurs appropriés du feu et d'un incendie. La guerre est assimilée à un incendie, ce qui fait qu'elle hérite toutes les propriétés de celui-ci. Les opérateurs appropriés nous aident donc à mettre en évidence la métaphore. Nous n'éprouvons aucune difficulté dans le repérage de la relation causale : un changement d'état est responsable de l'apparition de la *guerre scolaire*. Le prédicat qui induit cette relation est à la fois un inchoatif (la *guerre scolaire* est à son début, on ne sait pas si on va l'arrêter ou l'amplifier) et une métaphore.

Encore plus intéressante s'avère l'analyse des classes sémantiques qui sont dans la portée de *allumer*. Il s'agit majoritairement d'<états conflictuels> (*guerre, dispute, querelle*), des <mouvements sociaux> (*grève, mouvement social*), de <sentiments—états psychologiques> (*passion, joie*). Tous les arguments que *allumer* sélectionne sont rattachés à la sphère des humains et avec quelques exceptions (*passion, joie*), tous désignent des événements négatifs. La métaphore de l'incendie est enracinée dans la langue de sorte que les arguments de *allumer* sont interprétés comme des événements négatifs, comme des variantes d'un feu dévastateur.

La métaphore se greffe donc sur l'expression d'une cause inchoative. Ajoutons que *allumer* a des opérateurs appropriés de nature adverbiale qui mettent en évidence son inchoativité. Ainsi, parmi les adverbes les plus fréquents que nous avons repérés avec *allumer*, il y a *immédiatement* (2) et *instantanément* (2). Ces derniers insistent donc sur le caractère subit des événements que *allumer* a dans sa portée. Encore une fois, la langue nous aide à expliciter le mécanisme sémantique d'un causatif par les opérateurs appropriés.

3.2.2. *Attiser*

Nous continuons notre analyse avec un autre prédicat aspectuel, *attiser*. Nous sommes dans le même registre, celui du feu, avec la différence que *attiser* est plus approprié au feu que *allumer* qui renvoie plutôt à un incendie qu'à un feu proprement dit. Le TLFi définit ce verbe ainsi : « animer un feu, en

rapprochant les tisons, en avivant la flamme »⁵. Par extension, on peut *attiser* les *discordes*, les *querelles* mais aussi le *désir*, l'*ardeur* ou la *passion*. C'est ici que se fait sentir l'interprétation causale, au moment où le feu est remplacé par des événements. Sur l'expression de la cause se greffe une métaphore mais aussi une interprétation aspectuelle, comme nous l'avons observé avec *allumer*. À la différence de *allumer* qui saisit le début de tels événements, qu'ils soient physiques (le feu) ou psychologiques (la haine), *attiser* porte sur leur intensification. On passe d'un inchoatif à un continuatif augmentatif. *Attiser le feu* c'est le rendre plus vif, c'est *amplifier* la force de sa flamme. La même particularité est transférée aux sentiments (*passion*, *haine*) et aux conflits (*querelle*, *dispute*). La métaphore du feu s'applique donc à deux prédicats aspectuels différents. Cependant, *attiser* est loin d'être identique à *allumer* en tant que fonctionnement sémantique.

D'abord, comme nous l'avons déjà précisé, il s'agit d'un continuatif augmentatif. Les événements sur lesquels porte *attiser* sont en progression augmentative et sont mis en relation avec la notion de flamme. Ils sont donc strictement contraints par la cohérence sémantique introduite par la métaphore. Ensuite, ces événements sont beaucoup plus nombreux que ceux qui sont dans la visée de *allumer*. Les exemples donnés par le TLFI : *ardeur* et *discord* correspondent aux principales classes d'arguments dégagées de notre corpus : ainsi *ardeur* relève de la classe des <sentiments-états psychologiques> et *discord* de celle des <états conflictuels>. L'examen de notre corpus nous a montré que la plupart de sentiments sur lesquels il opère sont négatifs : *convoitise*, *haine*, *colère*, *peur*, *mécontentement*, *rancœur*, etc. Cette observation est confirmée par la présence de la classe des <conflits>, dont font partie les substantifs suivants : *tension*, *guerre*, *conflit*, *rivalité*, *violence*, qui apparaissent en position argumentale avec *attiser*.

Cela prouve que le feu, s'il est souvent considéré comme une chose positive (il *chauffe*, *éclaire*), est aussi interprété négativement (il *brûle*, *détruit*, *ravage*, *dévaste*). La métaphore active ici l'interprétation négative du feu, annoncée déjà par *allumer*.

Une autre remarque intéressante concerne les opérateurs appropriés de *attiser* qui ne sont pas identiques à ceux de *allumer*. Ainsi, *en permanence* apparaît le plus fréquemment avec *attiser* (3), de même que l'adverbe *vivement* (2). Si le premier renforce la nature continuative de ce verbe, le deuxième souligne le fait que *attiser* opère sur l'intensité d'un événement, en l'augmentant. D'autres opérateurs adverbiaux encadrant *attiser* sont rattachés à l'itération : *régulièrement* (2), *une nouvelle fois* (2). C'est une façon que possède la langue pour démontrer que l'environnement est indispensable à la compréhension du mécanisme sémantique de chaque mot. Notre analyse des deux pré-

⁵ [http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe ?101](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?101).

dicats aspectuels a mis en évidence la complexité des prédicats causatifs qui combinent à la fois une métaphore et une notion aspectuelle.

Conclusion

Nous venons de voir que la causalité représente un phénomène linguistique extrêmement complexe, contrairement à ce que laissent entendre les définitions conceptuelles qui voient dans la cause un événement A qui provoque / entraîne un événement B. Il a été montré qu'il existe des dizaines de causes (cf. R. P a u n a, 2007), ce qui n'est nullement suggéré par la définition scientifique de la cause.

L'expression de la causalité se sert de moyens linguistiques bien connus comme l'amalgame et la métaphore, ce qui a été mis en évidence par l'étude de plusieurs prédicats. La métaphore elle-même concerne des prédicats purs ou des prédicats aspectuels. Cependant, malgré leur diversité, toutes les causes, quel que soit leur niveau de codage (métaphores, causes complexes, causes pures) sont réunies par les mêmes opérateurs appropriés. La cause est toujours un fait que l'on *cherche*, que l'on *connaît* ou *ignore*, que l'on *détermine* ou qui reste *inconnue* ou *cachée*⁶. C'est l'esprit humain, s'emparant des outils que la langue lui fournit, qui décèle la présence de ces causes et qui essaie de les comprendre. C'est cette quête même qui a été le but de notre article.

Références

- A n s c o m b r e J.-C., 1984 : « La représentation de la notion de cause dans la langue ». *Cahiers de grammaire*, **8**, 1–53.
- B a n y s W., 1993 : « Causalité et conditionnalité : sur l'interprétation causale des conditionnels ». *Neophilologica*, **10**.
- C h a r a u d e a u P., 1992 : *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris, Hachette.
- G r o s s G., 1983 : « Un complément de cause en *par* ». *Neophilologica*, **2**, 55–67.
- G r o s s G., 1988 : « Les connecteurs sont-ils des opérateurs ? ». In: *Opérateurs syntaxiques, cohésion discursive, Actes du 4^e colloque international de linguistique slavo-romane*. Copenhague, Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, 37–51.

⁶ Rappelons que les mots en italiques représentent les opérateurs généraux de la notion de cause.

- Gross G., 1994 : « Métaphore et syntaxe ». In: *Studia Romanica Posnaniensia*. Vol. 19. Poznań, Wydawnictwo UAM, 11–20.
- Gross G., Kiefer F., 1995 : « La structure événementielle des substantifs ». *Folia linguistica*, Acta Societatis Linguisticae Europaeae, **29**, 1–2, 43–65.
- Gross G., 1996 : « Une typologie sémantique des connecteurs : l'exemple de la cause ». *Studii italiani di linguistica teorica e applicata*, Anno XXV, **1**.
- Gross G., 2006 : « Causalité empirique et causes linguistiques ». In: H. Nolke, I. Baron, H. Korzen, H.H. Muller, eds: *Grammatica. Festschrift in honour of Michael Herslund*. Peter Lang, 11–122.
- Gross G., à paraître : *Le mécanisme de la métaphore*.
- Gross G., Guenthner F., à paraître : *Manuel d'analyse linguistique*.
- Hamon S., 2005 : *La phrase double causale, propriétés syntaxiques et interprétations sémantiques*. [Thèse de doctorat]. Nanterre, Université Paris X.
- Jackiewicz A., 1998 : *L'expression de la causalité dans les textes. Contribution au filtrage sémantique par une méthode informatique d'exploration contextuelle*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université de Paris-Sorbonne, ISHA.
- Lakoff G., Johnson M., 1985 : *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Éditions de Minuit.
- Nazarenko A., 2000 : *La cause et son expression en français*. Paris, OPHRYS, coll. L'essentiel Français.
- Pauna R., 2007 : « Les causes événementielles ». [Thèse de doctorat]. Université Paris XIII, LDI.
- Prandi M., 1992 : *Grammaire philosophique des tropes*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Prandi M., Gross G., 2004 : *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*. Bruxelles, De Boeck – Duculot.
- Trésor de la Langue Française Informatisé*. 2004. Sous la direction de P. Imbs et B. Quéma da, conception informatique de J. Dendien, réalisation ATILF-CNRS. Paris, CNRS Éditions.